

Actes de la 49^e ÉCOLE URBAINE DE L'ARAU (19-25 mars 2018)

Le bruit de la ville

Introduction

Marc Frère, Président de l'ARAU

Il n'y a pratiquement plus de lieux fréquentés par le public qui échappent au « fond sonore ». Il s'impose aujourd'hui comme une évidence, une nécessité commerciale qui oblige le chaland, le passant, le client, l'hôte, l'habitant à subir ce bruit de fond.

On nous explique que cette ambiance sonore contribue au bien-être et au confort de ceux qui y sont exposés. Pourtant nous nous sommes déjà retrouvés dans certains de ces lieux où le niveau sonore était tel qu'il obligeait de donner de la voix, de hausser le ton pour être entendu par ses voisins. Étrange paradoxe qui confronte deux logiques difficilement conciliables.

En préparant cette 49^e École urbaine, je me suis souvenu avoir lu, il y a de nombreuses années, une déclaration d'Ivan Illich affirmant que « le haut-parleur était une des inventions les plus diaboliques du XX^e siècle ». Je me suis plongé dans ma bibliothèque en espérant y retrouver ce texte. Sans succès. Mais la piste était bonne, puisque dans *La perte des sens* qui rassemble en 2004 des textes d'Ivan Illich, j'ai trouvé des réflexions qui constituent un bon prélude à nos travaux. L'auteur précise en préface qu'il a rassemblé « (...) *des textes par lesquels il plaide pour une renaissance des pratiques ascétiques, pour maintenir nos sens, dans les terres dévastées par le « show », au milieu des informations écrasantes, des conseils à perpétuité, du diagnostic intensif, de la gestion thérapeutique, de l'invasion des conseillers, des soins terminaux, de la vitesse qui coupe le souffle.* »

Pas besoin de se référer à quelque penseur moderne du bruit pour saisir le paradoxe auquel je faisais allusion à l'instant.

Illich, dans un texte écrit en 1990, intitulé *Le haut-parleur sur le clocher et le minaret*, nous aide à élargir le champ de la réflexion que nous entamons ce soir :

« *Au XX^e siècle, le climat phonique a changé. Moteurs et parleurs artificiels saturent aujourd'hui le milieu acoustique. De même que la température, le niveau de rayonnement de*

fond, la concentration de catalyseurs non biodégradables, la production de bruit fabriqué s'est accrue.

L'isolement sonore est devenu un privilège de riche et s'est transformé en grotesque contrefaçon du silence.

Diverses caractéristiques de ce changement du climat sonore méritent d'être examinées. Je me concentre ici sur une seule d'entre elles : le nouveau climat acoustique n'est guère hospitalier envers la parole. La parole émise comme articulation du soma du locuteur, et, partant, de l'auditeur, est désormais identifiée, comme par routine, au signe phonétique géré comme un message. Cette désincarnation de l'énoncé s'est soldée par une omission profonde du pouvoir de créer du « Lieu », de la fécondité topogénique de la voix. Certains moments de l'histoire de la cloche d'église, au Moyen Âge, peuvent nous aider à porter un regard distancié sur la perte de lieu aujourd'hui, ainsi que sur l'incomparabilité entre la voix nue, toujours située, et son fac-similé hi-fi, digitalisé, diffus dans un espace homogène. »

Et c'est bien à la destruction des lieux, à leur homogénéisation, à leur bruyante mondialisation, à l'artificialisation et à une confiscation de la voix que nous assistons. Le bruit de fond, dans tous les sens du terme, couvre la voix de la manière la plus insinuante qui soit et les lieux de parole sont de moins en moins sonores.

Il faut donner la parole aux habitants de la ville, entendre et écouter leur voix pour préserver, comme le préconise Illich, notre capacité à donner sens à nos vies.

Il faut, non pas briser le silence, mais briser le bruit qui nuit à la qualité de notre vie en ville.